

## Rolf Iseli

### *Terres d'ombre*

Mêlant indissociablement peinture et gravure en une œuvre impétueuse, grave et sourde, Rolf Iseli est certainement l'un des artistes les plus énergiques et essentiels de ce temps. Mais aussi des plus méconnus en France. Est-ce de préférer la fréquentation des vigneron bourgeois à celle des cocktails et critiques parisiens, ou serait-ce plutôt dû à la nature même de son art, foncièrement opaque et taciturne?

Violente avant que d'être séduisante, cette œuvre toute entière gouvernée par l'épaisseur chtonienne. Jamais le cuivre ne fut plus véhémentement attaqué. Par l'acide, le burin et la terre. Plus encore par la fureur d'égarer la vision dans l'inextricable et ombrageuse innocence des forces fondamentales.

Après travail qui frappe et érafle le regard par son aspect rauque, rogue, rocailleux, griffonné, agressif. Rudes matières, couleurs sévères, mornes masses surmenées, déchirées, déchirantes; il n'y a ici rien que la terre et sa puissance, obscure et maternelle, terriblement.

Cependant...

*"La terre est ma seule clarté.*

*Clarté du terrible qui est là."*

Ces deux lignes d'un poème d'Yves Peyré entrent en puissante résonance avec cette note d'Iseli: *"La terre, moyen artistique de questionner le fond"*.

Qu'est-ce à dire? De quel fond s'agit-il?

Regardons.

Toujours ces peintures, gravures, dessins sont paysages. Aux limites d'une abstraction plus que lyrique, sauvage.

Mais regardons mieux encore.

Presque toujours, le plus souvent, ces paysages incultes tendent à la figure, à l'humaine figure. Réduite, si l'on peut dire, à son surgissement, à l'érection de sa présence, à son ombre.

Et qu'est-ce que notre ombre sinon, *stricto sensu*, le lieu commun de notre figure avec la terre, l'interface de notre forme avec sa force et l'informel premier?

On n'y avait pas songé, on ne l'aurait peut-être jamais su, en tout cas réalisé à ce point, sans cette œuvre.

*"Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière".* On a tous entendu cela, on le sait, comme on sait qu'il y a connivence entre matière et matrice, entre *homo* et humus. Mais on le sait à distance, conceptuellement.

L'âcre beauté (l'heure n'est plus à hésiter devant ce mot) de cette œuvre tient à ce qu'elle nous conduit en même temps à accepter cela comme une inévitable épouvantable évidence et à l'admirer comme la plus sublime des merveilles.

Quelque part entre Pascal et Lao-Tseu, Iseli nous plonge au cœur du tragique, en ce qu'il nous prive vigoureusement de l'illusion de pouvoir être anges, et simultanément nous en retire, en soulignant notre appartenance au brutal mystère du cosmos.

Réconcilier l'angoisse et le panthéisme, sortir l'écologie de la gentillesse, des vertes prairies et des bons sentiments, mettre le doigt sur la plaie d'être au monde, affirmer qu'elle ne cicatrise jamais et que ce douloureux vertige est notre parfaite chance, tel me paraît le propos, fort à propos en ces jours où tant d'angélisme fait tant de bêtise, de ces gravures géantes, béantes, et qui ne concluent pas.

*"Tout reste en suspension, achever veut toujours dire détruire",* écrit l'artiste.

Il n'y a évidemment jamais de fin possible dans le si joli chaos de l'univers, donc en celui de l'art.

*"Dans le chaotique se trouve la force secrète et cachée du futur",* dit-il encore.

Mais voir plutôt ce qu'il montre.

Gérard Barrière  
21 février 1994